



Leslie Kaplan, Jane Sautière, Henri Raczymow, Philippe Fusaro, Pascal Commère, Baptiste-Marrey, Dominique Fabre, François Salvaing, Jacques Séréna, François Bon, Emmanuelle Pireyre, Jean de Breyne, Sylvie Gracia, Mouloud Akkouche, Nicolas Fargues, Alice Ferney, Fabienne Swiatly, Lucien Suel, Christine Détrez et Aurélie Pétreil

Tours et détours en bibliothèque. *Carnet de voyage*

Presses de l'enssib

J'aime/J'aime pas : Carnet de route vers la médiathèque d'Alfortville

Alice Ferney

DOI : 10.4000/books.pressenssib.1864
Éditeur : Presses de l'enssib
Lieu d'édition : Presses de l'enssib
Année d'édition : 2012
Date de mise en ligne : 20 juillet 2017
Collection : enssib2012
ISBN électronique : 9782375460245



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

FERNEY, Alice. *J'aime/J'aime pas : Carnet de route vers la médiathèque d'Alfortville* In : *Tours et détours en bibliothèque. Carnet de voyage* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressenssib/1864>>. ISBN : 9782375460245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressenssib.1864>.

Alice Ferney

Médiathèque du Pôle culturel, Alfortville

*J'aime/J'aime pas : Carnet de route
vers la médiathèque d'Alfortville*

J'aime rouler dans des paysages qui défilent et me parlent au-dedans, et déplacent mes pensées comme les éclats de verre multicolores à l'intérieur du kaléidoscope. J'entame la traversée de Paris d'Ouest en Est jusqu'à Alfortville où je rejoindrai le Pôle culturel, 26 rue Joseph-Franceschi. J'aime l'idée de ce trajet. Il faut prendre les quais et longer la Seine sur sa rive droite jusqu'au pont qui enjambe le fleuve vers Maisons-Alfort. Ma vieille voiture, qui ne roule quasiment plus, se mêle à la transhumance quotidienne des citadins. Le trajet est beau comme la grande ville couchée, le Trocadéro majestueux, la tour Eiffel qui me rappelle le début des *Voyageurs de l'impériale*, l'Alma grouillante d'une foule industrielle, la Concorde sublime comme l'a dit Nina Berberova. Je m'engage dans le tunnel qui me séparera des Tuileries, du Louvre, des bazars de livres et d'animaux avant le Châtelet, mais je profite d'Orsay et de la Conciergerie. Sur la grande façade du Palais de Justice une affiche : Devenez magistrat. J'avance à travers les lieux connus vers un lieu inconnu. Parce que je sais que j'écrirai un récit, je regarde avec plus d'attention. Écrire est un redoublement de la vie, comme lire l'est également. Écrire est une manière de retenir en soi ce qu'on pourrait ignorer. Je ne sais pas si j'aime écrire, mais je n'aime pas vivre sans écrire. L'écriture est une obligation vitale, j'aime donc avoir écrit : l'obligation intérieure remplie ouvre la porte au plaisir. J'aime lire, qui est aller chez les autres, partir ailleurs, se quitter soi-même et se redécouvrir ensuite. J'aime lire qui est bien plus facile qu'écrire. J'aime lire pour apprendre comment s'y prennent les autres. Est-ce que je roule en pensant à tout cela ? Je ne sais pas. L'esprit est un jaillissement qui s'oublie. Voilà une raison de plus pour écrire. Consigner. Ne pas laisser passer ce qui fut.

Je viens de dépasser le pont Henri-IV.

L'acier, le verre, qui abritent les livres invisibles : les quatre tours de la Grande Bibliothèque se dressent à ma droite, arides, excessives, sans charme. Je n'arrive pas à les aimer. Je fais attention aux panneaux, j'attends de voir écrit Alfortville. Je m'inquiète de ne pas bifurquer et d'avancer si vite vers

l'autoroute de Lille sur laquelle je crains de me trouver embarquée sans voie de retour. Je n'aime pas les voies rapides, les sens uniques, l'enfermement des routes qui au contraire devraient figurer la liberté. Je me décide à tapoter la destination sur un GPS dont je ne me suis jamais servie. Et tout à coup miracle, ça parle dans l'habitacle : « Tournez à gauche à 250 mètres ! » Une voix de femme, qui a un accent. Je vois le drapeau rouge planté sur le point de la carte qui figure la médiathèque. Je n'ai fait aucune erreur. Il me suffit maintenant de suivre les indications. J'approche. Je réalise que j'avais peur de me perdre. Et pourtant, quel danger, quelle importance, de se perdre ? Pour moi, le danger est de perdre du temps. Je suis capable de le penser clairement chaque fois que je fais quelque chose. Le temps est compté, rare, source de toute œuvre : je n'aime pas le laisser s'engloutir dans l'erreur inutile.

C'est un quartier de petites maisons de briques entourées de jardinets mitoyens, séparés par des murets. Les arbres sont en fleurs. J'ai toujours aimé ces halos de blancheur légère, parfumée et éphémère. Non loin, de hautes tours modernes surplombent ce décor de banlieue ancienne au charme suranné. « Vous êtes arrivés à destination », dit le GPS. Je dépasse en effet sur la droite un bâtiment gigantesque, un gros parallélépipède rectangle de vitres fumées à travers lesquelles j'aperçois des tables et des chaises. La médiathèque. L'énormité me sidère. Je me gare non loin de ce Parvis des Arts vers lequel je reviens en levant haut les yeux. Assis à une table, un vieux monsieur penché est occupé à lire, tout seul au premier étage. Je m'imaginais qu'il travaille. Pôle culturel. En lettres orange sur le béton. Un jeune homme sort en sautillant dans les escaliers et saute sur son vélo appuyé contre la rampe. C'est le Vendredi saint. Tout est calme. Je sais que la médiathèque est ouverte.

À l'entrée : les annonces des prochaines manifestations culturelles. On peut écouter Mendelssohn, Schumann, le 7 avril. Une salle de spectacle et un cinéma adjacents proposent des projections de films, un spectacle de cirque, un tournoi de danse. Il existe des ateliers multimédias. J'admire ce

dynamisme éclectique. Une exposition photographique est en cours, du 6 avril au 2 mai. Titre : Les indécis. Par Valentin Dupitier. Trois histoires retracent les aventures de trois personnages confrontés à l'indécision. Rita qui voit des fantômes. Rembrandt qui entend une musique. Rolland qui s'ennuie avec ses parents. Les photographies sont accrochées dans le hall d'accueil, encadrées, disposées. Je m'approche. J'aime qu'un cliché me montre ce que je ne sais pas voir. J'aime l'écart de perception et de création, entre mon œil humain et l'œil d'un objectif talentueux. Photographie et littérature vont bien ensemble, qui partagent l'art de regarder avec attention : comme un art du gros plan. Et de la composition à partir du réel. J'aime voir ce qu'élabore le regard d'un autre.

Deux dames bavardent derrière un bureau. Peut-on me renseigner ? demande l'une d'elles en me voyant apparaître dans l'immense hall désert. « Je suis là pour le projet Carnet de route », dis-je. Et j'annonce : « Je vais me promener dans la médiathèque. » Les deux dames ne savent rien. Personne ici n'est au courant de ce projet. Je suis un peu désolée de ne pas le partager, mais le suis-je vraiment ? J'aime assez qu'on me laisse tranquille ! Quand on veut écrire, il n'y a rien à dire, il faut s'y mettre, seul avec soi-même. Je lève les yeux : ici aussi des panneaux indiquent les différents rayons. Code couleur : Orange. Jeunes. Adultes. Actualités. Poésie. Art. Musique. Cinéma. Albums. Romans. Rien ne manque. C'est une caverne d'Ali Baba, ouverte à tous, sans mot de passe. Et si l'on y restait enfermé, ce ne serait pas la mort mais la meilleure des vies : se gaver de livres, d'images, de musique. Les caisses destinées aux enfants sont pleines de livres de tous les formats. Partout sont disposées des tables individuelles surplombées d'une lampe. Le lieu est dédié à l'étude silencieuse. La presse est au rez-de-chaussée. Un grand escalier mène aux documentaires et romans pour adultes, au premier étage. Dispersés dans l'espace immense, des bureaux, des ordinateurs, derrière lesquels sont assis les responsables de chaque domaine. Image d'une modernité que je n'aime pas : chacun face à son écran. Occupé. Captivé. Séparé.

Je n'ai cependant besoin de personne pour circuler avec plaisir entre les étagères du rayon littérature. Pour lire, je n'ai jamais eu peur de m'égarer. Je lis rarement les livres que me conseillent les amis ou les gens que je rencontre. J'aime choisir seule, dans la logique de mon avancée personnelle. Mon appétit me vient du dedans. Pas de GPS! Personne ne me dit: «Prenez ce livre!» «Tournez la page!» «Allez à la ligne!» «Vous êtes arrivée à destination!» Je peux même ne pas lire la quatrième de couverture, qui m'enfermerait peut-être dans une interprétation. Je peux négliger tout le paratexte, comme l'appelait Hubert Nyssen dans son beau livre sur l'édition *Du texte au livre. Les avatars du sens*. Je peux choisir sur la foi d'un auteur, le charme d'un titre. Je peux être fidèle les yeux fermés à ceux dont je lis tous les livres et qui sont encore assez vivants pour en écrire de nouveaux: Sylvie Germain, Pierre Bergounioux, Richard Millet, Jean-Philippe Toussaint, Pierre Michon, François Bon, Annie Ernaux, Patrick Grainville. Je peux lire la dernière page avant la première. Je peux relire le début quand j'ai terminé la fin. Je peux relire tout ce que j'ai souligné. La solitude, la liberté, le temps et les mots, cocktail détonnant qui ouvre des fenêtres qu'on n'avait pas vues, qui m'emporte loin, dans la vie universelle, devant des questions que je ne me posais pas, à la place des autres: où je veux.

Un fond de jazz vient me toucher. Domine pourtant une impression de silence: personne n'est venu à la bibliothèque en ce vendredi. Je trouve l'espace si grand qu'il en est froid. Le décor moderne n'arrange rien à mes yeux. Tout est neuf. Il manque encore la patine. Le pôle culturel a été inauguré le 17 mars 2007: il y a tout juste cinq ans. Qu'y avait-il auparavant? Maintenant il y a cet espace géant, posé au milieu de la ville, ouvert à tous. Il y a des canapés couleur prune, à dossiers perforés, et des poufs en cuir orange. J'essaie d'imaginer le lieu quand il est intensément fréquenté. Les familles assises qui chuchotent. Les enfants, assis en tailleur. Des lecteurs solitaires. Je me réchauffe aux livres. Daudet. Djian. Don Delillo. Druon. Durrell. C'est merveilleux comme l'ordre alphabétique

fait cohabiter tant de diversités. Jim Fergus. Annie Ernaux. Echenoz. J'ai lu tous ces gens. Maintenant je peux voir de près le vieux monsieur qui lit. Il n'est pas si vieux ! Et pas si studieux que je me plaisais à l'imaginer. Il ne lit que des magazines. Il a l'air de s'ennuyer, lève les yeux, n'est pas concentré. Comment se concentrer sur des magazines ! J'entends derrière moi les murmures de deux lycéens, cette façon particulière de se parler dans le calme obligatoire d'une salle de travail. Les bibliothécaires sont silencieux derrière leurs écrans.

Puis-je avouer que je n'emprunte jamais les livres ? Je n'aime pas emprunter ce que je vais lire avec attention. Étudiante désargentée, j'achetais les livres de poche : centaines d'heures de lecture pour quelques francs. L'histoire du livre est celle de la baisse de son coût. Jamais je ne trouve cher un livre que j'ai prévu de lire. J'aime posséder les textes auxquels j'ai donné mon temps. J'aime les garder, pouvoir y revenir, connaître la place de chacun, tendre le bras, les attraper pour en parler, savoir où et quand je l'ai lu, pouvoir le vérifier sur la dernière page. J'achète les livres que je lis. J'écris dans leurs marges. Ils traversent les années dans ma maison. J'aime avoir une bibliothèque. Aucune propriété ne m'est plus chère. J'espère qu'un de mes enfants désirera la garder, intacte, comme celle de mon grand-père aujourd'hui dans ma chambre.

Je n'aime pas prêter mes livres et j'aime offrir des livres. Je peux acheter un titre pour ne pas avoir à prêter l'exemplaire que j'ai lu. Je fais partie de cette sorte de personne qui se fâche avec un ami pour un livre pas rendu. Je ne prête plus mes livres parce qu'ils ont pour moi une valeur que personne n'enregistre : ils ont pour moi une valeur qu'ils n'ont pas pour ceux qui me les empruntent et jugeront sans gravité de les égarer. Je ne prête qu'à mes amis écrivains. Mais je peux de ma bibliothèque donner n'importe quel livre que je n'ai pas encore lu. C'est le temps que j'ai passé avec un livre, les émotions qu'il m'a values, ce que j'ai appris en le lisant, qui, restant consigné dans le livre, doit aussi rester à mes côtés. Le temps que j'ai passé à lire des pages me les rend précieuses. Les livres lus

sont le support de mon travail, de ma recherche personnelle ou littéraire. Ils sont pleins de mes secrets et de ma passion pour le talent.

J'achète les livres des autres et pourtant j'ai peine à penser que les miens se vendent. Je n'aime pas l'idée que les gens doivent payer pour lire un de mes livres. Je ne suis pas favorable au prêt payant. J'aime que les livres vivent. Je regarde les livres alignés sur les étagères, recouverts d'une couverture plastifiée, marqués selon l'organisation des bibliothécaires. Dans ma bibliothèque, il n'y a pas d'étiquettes. Les exemplaires des livres peuvent vivre des vies différentes. Certains sont personnels, privés, intérieurs, ils ne sortent pas d'une maison où ils vivent. Les mêmes mains toujours les tiennent et les ouvrent. D'autres sont au lieu du passage, du partage et de l'emprunt, ils circulent, ils ne sont pas toujours choisis, ils pénètrent dans des maisons inconnues, on les rapporte. Des petites mains les serrent qui voudraient ne pas les rendre. Parfois ils sont volés. Je comprends un enfant qui veut garder *Moby Dick* ou *Les Trois Mousquetaires* ! Il ne veut pas rendre son bonheur.

J'aime ces gens qui laissent un livre sur un banc, le quai d'un métro, un siège d'autobus. J'aime aussi les vieilles bibliothèques, personnelles ou nationales, là où un bibliophile vous trouve une édition ancienne d'un titre épuisé. J'aime les librairies. J'y passe chaque jour un moment. Voir les livres nouvellement nés.

Tout peut finir dans un livre. Tant commence avec un livre. Il faut de tout pour faire un monde de lecteurs.

Je dis au revoir aux deux femmes qui bavardent derrière le bureau à l'entrée.

Je n'ai pas eu envie de parler avec elles. Ai-je refusé de jouer le jeu d'une rencontre ? C'est ainsi : avec les livres j'aime être seule à seuls.









